

lez ; deux fois veuve, elle avait vu mourir dix ans auparavant sa fille unique, soeur de Sigisbert et par conséquent fruit aussi de son premier mariage.

Cette jeune femme avait épousé un officier de la marine anglaise, qui naviguait alors dans les mers australes, et de cette union était né un seul enfant, un garçon, nommé Harry.

A l'époque où Xavier de Royalez ramenait de Madrid les jumelles, le jeune Harry Falkman faisait ses études dans un collège de Londres ; il n'avait que douze ans et déjà son père avait dû le retirer de trois établissements où l'on ne voulait plus d'un écolier indiscipliné, menteur et paresseux.

Cet enfant était la plaie de la famille, et, par bonheur pour les Royalez, il n'habitait pas le même pays que sa grand'mère et son oncle Xavier : lassé de son inconduite et honteux de ses vices prématurés, le capitaine Falkman, au lieu de donner sa démission, comme il comptait le faire après les premières années de son veuvage, enferma le jeune rebelle dans une maison sévère où il fallait travailler bon gré mal gré, et il continua son service dans la marine royale où, s'il amassait peu de fortune, du moins oubliait-il ses chagrins dans la solitude des mers et les fatigues de son métier.

A cause de cela et aussi parce qu'il appartenait avant tout à son père, la comtesse et Xavier ne se préoccupaient pas beaucoup d'un enfant qui donnait si peu de satisfaction à sa famille ; une lettre remplie de sages conseils, de gronderies même, accompagnée d'un riche cadeau, tel était, une fois par an, le seul rapport de l'aïeule et de l'oncle avec Harry.

Invité souvent à amener à Paris, le fils de Marguerite de Royalez, le capitaine se gardait de répondre à ces instances, craignant, avec raison, que le malheureux garçon ne commit quelque faute sérieuse sous le toit de sa grand-mère.

Celle-ci connaissait peu son gendre, toujours retenu en Angleterre ou à bord par sa charge, mais elle l'estimait

et le plaignait. Quant à Xavier de Royalez, l'exemple de ce père accablé de soucis et celui de son frère Sigisbert n'étaient pas faits pour l'encourager au mariage ; aussi préférait-il passer la plus grande partie de sa vie auprès de sa vieille mère dont il avait toujours été le benjamin, le préféré, et qui, n'ayant pour ainsi dire plus que lui au monde, avait grand besoin de ses soins et de sa présence.

II

Au dire de tous, la comtesse de Royalez rajeunissait depuis qu'elle possédait ses petites-filles.

Elle passait à la nursery tout le temps qu'elle ne consacrait pas à ses devoirs de maîtresse de maison ou à ses amis ; et elle regrettait infiniment de ne plus pouvoir sortir qu'en voiture ; ce qui l'empêchait d'accompagner Fernande et Yseult à la promenade.

Mais elle se dédommageait à d'autres heures et redevenait encore jeune pour jouer avec les babys.

Celles-ci se ressemblaient peu : Fernande, la plus forte et la plus vive, avait les cheveux noirs, le teint brun, les membres robustes, les yeux ardents, d'un noir de jais ; Yseult, délicate et fine, était blonde et blanche, avec des yeux bleu foncé et des manières timides.

L'aïeule cherchait en vain à reconnaître sur ces petits visages, aux lignes encore bien vagues, les traits du cher fils perdu.

Le vieil hôtel de la rue Saint-Dominique était donc en fête ; cependant les visiteurs n'y abondaient pas beaucoup plus ; les grands salons ne se rouvraient toujours pas, puisque Xavier, le dernier du nom, persistait à demeurer célibataire ; mais les cris des bébés, les rires de cristal, l'emplissaient à toute heure du jour, et les murs antiques devaient s'étonner en entendant la voix cassée de la comtesse se rappeler une